

FRANCK MERMIER

Récits de villes :  
d'Aden à Beyrouth

*essai*

Sindbad  
*ACTES SUD*



## CHRONIQUES CITADINES

### LIMINAIRE

Un itinéraire de recherche est nécessairement tributaire des croisements, parfois hasardeux, entre conjonctures historiques, inclinaisons personnelles et orientations du savoir. Les études rassemblées dans cet ouvrage découlent ainsi d'un parcours d'enquête qui fut autant déterminé par l'enchaînement des situations biographiques que par les transformations du regard en relation avec des conjonctures variées aussi bien scientifiques que politiques. Le processus de "restructuration incessante de la problématique<sup>1</sup>" au cours de l'enquête ne se limite pas à des glissements du questionnement, tels des retouches à une première mise en intrigue qui, tout en s'ajustant, reste fidèle à des scénarii préalables. S'il est vrai que "l'ethnologue doit se garder de délimiter un objet de connaissance comme étant d'emblée le cadre sur lequel il va fonder son investigation du réel<sup>2</sup>", il n'en reste pas moins que le poids des héritages académiques s'exerce d'autant plus fortement que la région considérée est marquée

---

1. Jean-Pierre Olivier de Sardan, "La politique du terrain. Sur la production des données en anthropologie", *Enquête*, n° 1, 1995, p. 95.

2. Gérard Althabe, "Ethnologie du contemporain et enquête de terrain", in Gérard Althabe et Monique Selim, *Démarches ethnologiques au présent*, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 41.

par de puissants paradigmes anthropologiques (comme à une époque pas si lointaine la segmentarité au Maghreb, le système lignager en Afrique, celui des castes en Inde...). Le télescopage entre l'outillage conceptuel de départ et l'imprévu du terrain doit cependant conduire à reformuler les questionnements tout au long de la recherche<sup>1</sup>. Il n'est cependant pas certain que l'anthropologue débutant ait toujours la maturité suffisante pour adopter sans restriction cet objectif, même si celui-ci est au fondement de son apprentissage. Lors de la première enquête, la jeunesse du chercheur constitue un biais, mais aussi parfois un atout, qui conditionne son accès au terrain, son insertion sociale, et donc la production des données. Son statut précaire dans le champ académique suscite des attentes par rapport à celui-ci, ce qui peut aussi influencer sur le travail d'enquête et d'écriture. Il apparaît que cette question a été relativement peu abordée. De fait, si l'on a pris quelque retard pour reconnaître que l'ethnologue était un être sexué, son âge n'apparaît pas vraiment digne de considération alors qu'avoir 25 ans à Sanaa, comme lors de l'amorce de mon enquête, n'était pas anecdotique et sans conséquence sur ma relation avec mes interlocuteurs yéménites<sup>2</sup>.

Le canevas des questionnements canoniques, qui est tributaire d'une configuration théorique héritée – liée en partie à l'état des travaux sur une région du monde et sur un thème de la discipline –, fait souvent considérer comme des scories de la

---

1. "Le premier objet de l'enquête n'est pas de répondre à des questions mais de découvrir celles que l'on va poser, et il faut, pour cette simple découverte, du temps : le temps de comprendre où sont, dans l'univers des enquêtés, les problèmes et les enjeux, et de parvenir à une perception suffisante de leur vie pour dégager ce qui vaudrait la peine d'être étudié", Olivier Schwartz, "L'empirisme irréductible", in Nels Anderson, *Le Hobo. Sociologie du sans-abri*, Paris, Nathan, 1993, p. 281.

2. Voir Jean Copans, *L'Enquête ethnologique de terrain*, Paris, Armand Colin, 2005, p. 11-12. À signaler cependant l'article de Pierre Fournier "Le sexe et l'âge de l'ethnologue : éclairants pour l'enquêté, contraignants pour l'enquêteur", *ethnographiques.org*, n° 11, octobre 2006.

recherche certains faits, observations et témoignages, qui ne sont pas jugés dignes d'accéder au statut d'objet scientifique. Peut-être parce que s'y lit le caractère intime du rapport au terrain, une pudeur légitime rend leur exposé difficile lorsque le manque de distance empêche de se démarquer d'une posture objectivante qui a souvent pour fonction d'annuler les péripéties affectives et intersubjectives de la relation d'enquête. La recherche heurtée de la "juste distance" se transforme aussi avec la patine du temps et avec la dissolution de la configuration affective et sociale dans laquelle s'insérait la pratique de l'observation<sup>1</sup>. Il m'aura ainsi fallu une vingtaine d'années avant de rendre compte, et encore très partiellement, de ces récits sur l'intimité amoureuse dont me firent part certains de mes amis yéménites, qui se confiaient d'autant plus facilement que j'étais étranger<sup>2</sup>. Cette étude est venue illustrer ce qui peut sembler, rétrospectivement, une négligence d'un aspect de la réalité sociale que l'étroitesse de mes cadres d'observation, lors de ma première enquête, ne m'avait pas permis d'exploiter au-delà du carnet de notes. Elle laisse cependant dans l'ombre les conditions du recueil de ces récits : ces moments nocturnes d'après séance de *qât* particulièrement intenses en raison des effets de la plante stimulante conjugués à la relation de face-à-face. Ce retour tardif au temps de l'enquête confirme aussi la nature changeante de la notation ethnographique. Le carnet de terrain en représenterait ainsi l'aspect figé

---

1. Alban Bensa, *La Fin de l'exotisme. Essais d'anthropologie critique*, Toulouse, Anacharsis, 2006, p. 303-314. "Ce moment du travail que l'on appelle « l'élaboration des matériaux » consiste précisément à rompre avec ce qui a été éprouvé, noté, subi, et à escamoter ainsi une part importante de l'expérience ethnographique : celle qui analyse un monde social singulier à partir des effets induits sur lui par ceux qui, voulant en rendre compte, y participent à des titres divers", Alban Bensa et François Pouillon, "Introduction. La leçon d'ethnographie des grands écrivains", in Alban Bensa et François Pouillon (dir.), *Terrains d'écrivains. Littérature et ethnographie*, Toulouse, Anacharsis, 2013, p. 24.

2. "L'éducation sentimentale à Sanaa : une évocation", *Pount* (Cahiers d'études Corne de l'Afrique-Arabie du Sud), n° 2, 2008, p. 68-83.

et partiel tandis que les notes mentales en seraient la version la plus évolutive et toujours soumise à la rétrospection<sup>1</sup>. La prise en compte de l'affectivité et du tissu relationnel dense dont on est à la fois un acteur et un observateur peut autant constituer une limitation que permettre un approfondissement de l'analyse. Retracer le parcours ayant conduit à la production de données ethnographiques et à leur insertion dans des cadres interprétatifs s'apparente à la mise en pratique d'une anthropologie réflexive dont la valeur heuristique a déjà été soulignée<sup>2</sup>. La plongée au cœur de l'"empirisme irréductible"<sup>3</sup> induite par toute situation ethnographique conduit parfois à suivre, de manière plus ou moins explicite et plus ou moins achevée, la méthode de l'auto-analyse censée "objectiver la position du chercheur"<sup>4</sup>.

Ces chroniques reviennent ainsi sur des moments signifiants des péripéties du "terrain" qui tissent une trame narrative liée autant au projet ethnographique qu'aux inflexions des cadres mémoriel et émotionnel. Les aléas de ma position d'observateur ne seront cependant pas explicités par une introspection à distance. Mieux vaut rester loin de soi, comme nous l'intime Clément Rosset<sup>5</sup>, d'autant que "les sujets des études ethnographiques, on ne doit jamais l'oublier, sont toujours plus intéressants que leurs

1. Voir la distinction entre *fieldnotes* et *headnotes* faite par Roger Sanjek dans "A vocabulary for fieldnotes", in Roger Sanjek (dir.), *Fieldnotes. The Makings of Anthropology*, Ithaca, Cornell University Press, 1990, p. 92-121.

2. Voir notamment Philippe Descola, *Les Lances du crépuscule. Avec les Indiens Jivaros de haute Amazonie*, Paris, Terre humaine Poche, 2006, et Christian Ghasarian (dir.), *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive. Nouveaux terrains, nouvelles pratiques, nouveaux enjeux*, Paris, Armand Colin, 2002, et Olivier Leservoier (dir.), *Terrains ethnographiques et hiérarchies sociales. Retour réflexif sur la situation d'enquête*, Paris, Karthala, 2005.

3. Olivier Schwartz, "L'empirisme irréductible", *op. cit.*

4. Florence Weber, "L'enquête, la recherche et l'intime ou : pourquoi censurer son journal de terrain", *EspacesTemps*, n<sup>os</sup> 47-48, 1991, p. 72 ; voir aussi Florence Weber, "Journal de terrain, journal de recherche et auto-analyse", *Genèses*, n<sup>o</sup> 2, 1990, p. 138-147.

5. Clément Rosset, *Loin de moi. Étude sur l'identité*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1999.

auteurs<sup>1</sup>”. Il faut cependant tempérer ce point de vue en se rappelant les analyses incisives de Georges Devereux sur les relations observateur-observé lorsqu’il affirme que “c’est le contre-transfert plutôt que le transfert qui constitue la donnée la plus cruciale de toute science du comportement parce que l’information fournie par le transfert peut être obtenue par d’autres moyens tandis que ce n’est pas le cas pour celle que livre le contre-transfert” : il propose ainsi de considérer comme données fondamentales les perturbations liées à l’angoisse de tout praticien des “sciences du comportement”<sup>2</sup>. Ces chroniques, loin de répondre à un tel programme, sont une anthologie d’instantanés biographiques et réflexifs qui s’insèrent dans un kaléidoscope mémoriel arbitraire dont l’amplitude augmente avec l’éloignement temporel. De fait, à la double temporalité de l’anthropologue et de ses interlocuteurs qui interagissent en situation d’enquête<sup>3</sup> doit s’ajouter celle d’une “identité narrative” dont la construction oriente le regard.

Si le récit est “gardien du temps”<sup>4</sup>, il peut être aussi l’expression des figures changeantes de l’exotisme en lien avec une région du monde déterminée. On sait combien ce terme d’“exotisme” peut avoir mauvaise presse du fait de l’ensemble de présupposés relevant du registre de l’illusion<sup>5</sup> qu’il charrie. Cette notion a pu

---

1. Robert J. Smith, “Hearing voices, joining the chorus: appropriating someone else’s fieldnotes”, in Roger Sanjek (dir.), *Fieldnotes*, *op. cit.*, p. 369, cité dans Jean-Pierre Olivier de Sardan, “La politique du terrain”, *op. cit.*, p. 72.

2. Georges Devereux, *De l’angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Paris, Flammarion, 1980, p. 15-16. Voir aussi les commentaires et les prolongements donnés à cette analyse par Leonardo Piasere, *L’Ethnologue imparfait. Expérience et cognition en anthropologie*, Paris, Éditions de l’EHESS, 2010, p. 45-67.

3. Alban Bensa, *La Fin de l’exotisme*, *op. cit.*, p. 53.

4. Paul Ricœur, *Temps et récit. 3. Le temps raconté*, Paris, Seuil, 1985, p. 435, 442-443.

5. Ce que l’on peut déduire des synonymes de l’exotisme donnés par Michel Panoff : “L’innocence des origines et donc le retour à une sagesse oubliée, le refus du train-train quotidien dans le monde calfeutré de la bourgeoisie, la quête du bonheur sensuel ou l’épanchement de

aussi être réhabilitée pour, dans une version savante, désigner une “nouvelle dimension de la conscience” soucieuse d’élaborer une théorie du lointain et d’élaborer un “langage exotique de l’anthropologie” issue de la relation d’interlocution entre l’anthropologue et les enquêtés<sup>1</sup>. Pour Victor Segalen, cette “esthétique du divers” serait “la loi fondamentale de l’intensité de la sensation, de l’exaltation du sentir” et serait donc “synonyme d’altérité”, sans que cela implique de sortir de son lieu-dit<sup>2</sup>. Encore faudrait-il prendre en compte les exotismes croisés des sujets de cette relation, dans leur dimension imaginaire et historicisée. L’exotisme, considéré comme un concept étrange pour des cultures non occidentales, a pu aussi être considéré comme un système symbolique permettant de domestiquer et d’interpréter l’étrange et l’inconnu “tout en le gardant à distance”<sup>3</sup>. L’exotisme, comme remise en cause des certitudes du quant-à-soi par le biais de l’étrangeté, a certes subi maints avatars historiques. Parmi les plus récents, notamment en Europe et aux États-Unis, la bohème hippie et le tiers-mondisme révolutionnaire des années 1960, qui faisaient de l’ailleurs une source d’inspiration et de régénération même si, comme pour l’“exotisme primitiviste” d’antan, c’était moins la connaissance de l’autre qui importait que la critique de soi par le détour de l’ailleurs<sup>4</sup>. À Aden en 1927, Paul Nizan avait

---

sentiments libertaires.” In Michel Panoff, “Une valeur sûre : l’exotisme”, *L’Homme. Anthropologie : état des lieux*, vol. 26, n<sup>os</sup> 97-98, janvier-juin 1986, p. 324.

1. Francis Affergan, *Exotisme et altérité*, Paris, PUF, 1987, p. 9, 267-268.

2. Voir l’analyse des textes de Victor Segalen dont *Essai sur l’exotisme* faite par Tzvetan Todorov, *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Seuil, 1989.

3. Stephen William Foster, “The exotic as a symbolic system”, *Dialectical Anthropology*, vol. 7, 1982, p. 21-22.

4. J’emprunte cette notion d’exotisme primitiviste à Tzvetan Todorov qui résume bien la relation ambiguë de l’exotisme avec la connaissance : “Les meilleurs candidats au rôle idéal exotique sont les peuples et les cultures les plus éloignés et les plus ignorés. Or la méconnaissance des autres, le refus de les voir tels qu’ils sont peuvent difficilement être assimilés à une valorisation. C’est un compliment bien ambigu que de



des comptes à régler avec sa patrie d'origine et avec la Bourse. Il n'avait donc pas de temps à perdre avec les indigènes : "Il y avait les Hindous, les Arabes, les Noirs impénétrables. Je n'avais pas dix ans à perdre pour fixer ma vie parmi eux et d'abord les connaître. Tout compté, tout pesé, je vis parmi les Européens. Ce sont les maîtres des hommes qu'il faut combattre et mettre à bas. Les belles connaissances viendront après cette guerre<sup>1</sup>."

On pourrait avancer l'hypothèse que cette croyance dans le caractère salvateur des ressources exogènes (spirituelles et politiques), si elle n'a pas disparu, s'est profondément transformée à l'orée des années 1980. La croyance de Nizan en "la renaissance et la floraison de l'Orient" après la chute de l'Europe pourrie<sup>2</sup> n'a aujourd'hui plus guère d'écho si ce n'est dans les fantasmagories d'un jihadisme globalisé. L'imaginaire exotique se serait lui-même déterritorialisé, ou aurait du moins perdu une part de ses ancrages culturels spécifiques, au fur et à mesure que s'amplifiait l'emprise d'une conscience globalisée résultant du processus contemporain de la mondialisation. Celui-ci a redessiné la carte des imaginaires en même temps que se recomposaient celles des dominations et des dépendances. Le voyage comme mode de connaissance quasi initiatique que l'ethnologie a porté au plus haut point dans certaines de ses expériences<sup>3</sup> a été dépouillé de

---

louer l'autre simplement parce qu'il est différent de moi. La connaissance est incompatible avec l'exotisme, mais la méconnaissance est à son tour inconciliable avec l'éloge des autres; or, c'est précisément ce que l'exotisme voudrait être, un éloge dans la méconnaissance. Tel est son paradoxe constitutif." Tzvetan Todorov, *Nous et les autres*, *op. cit.*, p. 356.

1. Paul Nizan, *Aden Arabie*, Paris, François Maspero éditeur, 1976, p. 104.

2. *Ibid.*, p. 67.

3. Comme le rappelle Michel Panoff, *op. cit.*, p. 322-323, l'anthropologie structuraliste de Lévi-Strauss et, en corollaire, sa détestation proclamée du voyage et des explorateurs n'ont pas condamné l'ethnographie et sa quête du particulier. Sur le rapport des anthropologues au voyage et au récit de voyage, notamment Lévi-Strauss et sa condamnation des récits médiatiques d'"explorateurs", voir Vincent Debaene, *L'Adieu*

son caractère d'absolu. L'épreuve de l'altérité ne constituerait plus une voie d'accès à d'improbables révélations et aurait peut-être été remplacée par la quête du même dans le déplacement. Mais, si cela signifiait que l'on peut observer le déclin d'une forme d'exotisme, il serait difficile de proclamer pour autant la fin de l'exotisme<sup>1</sup>. Celui-ci constitue une source renouvelée de capital et de marchandisation culturels dans un contexte de mondialisation accélérée qui ferait passer l'exotisme "de mode de perception esthétique, plus ou moins privilégié, à un mode de consommation de masse de plus en plus global"<sup>2</sup>. Les touristes arabes originaires des pays du Golfe recherchent souvent dans les villes européennes une vision d'un passé patrimonialisé alors que leurs pays sont devenus une attraction touristique occidentale pour leurs formes futuristes. Ce renversement de perspective entre l'Europe et les anciens protectorats britanniques de la péninsule Arabique annonce aussi une complexification des projections de l'imaginaire. Le vieux continent est devenu terre de musées alors qu'il était jadis essentiellement une source d'inspiration moderniste, tandis que les pays du Golfe sont passés du statut de musées à ciel ouvert du monde bédouin à celui de parcs d'attraction artistique, architecturale et consumériste d'un Orient "postmoderne" revendiqué.

Les transformations des formes de l'exotisme ont certes une influence sur les choix des terrains et des thématiques anthropologiques. Il faudrait cependant se garder de généralisations sur la force des représentations dans un contexte historique bien particulier ; il convient de prendre en compte la dimension alternative

---

au voyage. *L'ethnologie française entre science et littérature*, Paris, Gallimard, 2010 ; voir aussi, pour une vision du travail de terrain comme une pratique de voyage (*travel practice*), James Clifford, *Routes. Travel and Translation in the Late Twentieth Century*, Cambridge (Massachusetts), Harvard University Press, 1997.

1. Alban Bensa, *La Fin de l'exotisme*, *op. cit.*

2. Graham Huggan, *The Postcolonial Exotic. Marketing the Margins*, Oxon, Routledge, 2001, p. 15.

de l'anthropologie par rapport aux configurations de l'exotisme. Le désir de contournement des stéréotypes et des discours dominants qui agit ainsi dans la discipline détermine souvent l'intérêt pour des sociétés ou des milieux sur lesquels l'imaginaire des subjectivités observantes opère une sorte de transfert, difficilement analysable parfois. Le statut marginal, liminaire ou limite de l'expérience de l'enquête peut renvoyer à des considérations personnelles ou géopolitiques, les deux pouvant se mêler. Dans cet essai de rétro-parcours, les exemples du Yémen et du Liban viendront illustrer certaines de ces considérations.

#### BEYROUTH 1975

Beyrouth fut ma première destination dans le monde arabe, ce qui était assez attendu puisque ma mère était née libanaise. J'y arrivai, durant l'été 1975, alors qu'une trêve précaire donnait l'illusion que les "événements", comme on disait alors, ne seraient bientôt plus qu'un mauvais souvenir. Ces deux mois passés dans la capitale libanaise me plongèrent dans une atmosphère de drôle de guerre, prélude aux massacres confessionnels de la guerre des Deux Ans (1975-1977). Depuis un appartement de Tariq Jdidé où j'habitais pour un temps, je pouvais apercevoir un barrage de fedayins palestiniens contrôlant les accès au quartier. Le climat de tension était palpable et à la moindre étincelle, les plages et les rues se vidaient parfois. Un soir que j'étais en visite dans le camp palestinien de Chatila, le "bang" dû au passage d'un avion à réaction israélien déclencha un branle-bas de combat. Je vis les employés de la boutique dans laquelle je me trouvais se transformer en combattants, tandis que l'électricité était coupée et que les habitants couraient se mettre à l'abri, persuadés qu'une attaque était en cours. Un de mes hôtes libanais gardait toujours un bâton dans sa voiture au cas où il serait menacé à un barrage "musulman" ou "palestinien", tandis que d'autres appartenant au même réseau familial et de

même confession chrétienne défendaient les positions du camp opposé. Lorsque les positionnements politiques étaient dominés par un discours confessionnel, ce dernier était souvent associé à un sentiment de supériorité ou de revanche sociale, couplé à une peur de l'autre, pour tracer des lignes de démarcation mentales qui n'allaient pas tarder à devenir physiques et meurtrières.

Pour la génération d'étudiants arabisants, alors peu nombreux, des années 1970, les dernières braises de l'engagement révolutionnaire scintillaient, dans le crépuscule du gauchisme, du côté des camps de fedayins palestiniens. Les spécialistes du Maghreb occupaient certes une position dominante à l'université et dans le champ de la recherche, mais les conflits et les crises du Moyen-Orient allaient susciter un déplacement de la centralité académique vers cette région de l'espace arabe. La révolution islamique d'Iran en 1978 provoqua ainsi le développement d'un savoir multiple centré sur les mobilisations islamistes, qui domine encore aujourd'hui. Entre 1975 et 1990, les guerres du Liban servirent de référent omniprésent et dramatique pour une génération d'arabisants et de chercheurs dont l'intérêt pour l'étude des sociétés arabes avait souvent été lié à leur empathie pour la cause palestinienne. L'un des plus éminents d'entre eux, Michel Seurat, avait ainsi avancé, un an avant sa disparition à Beyrouth, que "le Liban avait détruit de nombreuses catégories conceptuelles de la sociologie occidentale"<sup>1</sup>. Le destin tragique de ce pays rappelait avec insistance non pas tant la force des "identités meurtrières" ou son quasi-équivalent conceptuel, l'"illusion identitaire"<sup>2</sup>, que la capacité de l'imagination à instituer les identifications collectives<sup>3</sup>. De fait, avant de retrouver le Liban en 1998, cette question n'a cessé d'être mise à l'épreuve des expériences singulières des

---

1. Michel Seurat, "Ce que le Liban m'a appris", *Esprit*, n° 6, juin 1986, p. 5.

2. Amin Maalouf, *Les Identités meurtrières*, Paris, Grasset, 1998; Jean-François Bayart, *L'Illusion identitaire*, Paris, Fayard, 1996.

3. Vincent Descombes, *Les Embarras de l'identité*, Paris, Gallimard, 2013, p. 250-251.

---

citadinités dans le monde arabe, la ville apparaissant comme le site privilégié d'observation des transformations sociales et des imaginaires politiques.

#### TAEZ-ADEN

Lors de mon premier séjour au Yémen, dans la partie appelée République arabe du Yémen, je résidai de décembre 1979 à mars 1981 à Taz, où j'effectuais mon service de coopération comme arabisant à la mission médicale française de l'hôpital républicain de cette ville. L'initiation au *qât*, plante consommée aussi par mes amis médecins, me permit de faire de grands progrès en langue arabe parlée. La rareté des lieux de sociabilité publics faisait des salons de *qât* des espaces d'interaction privilégiés fonctionnant à la manière de clubs, puisqu'ils se trouvaient dans des domiciles privés. Nous fréquentions avec assiduité celui d'un habitant du quartier Al-Gahmaliyya de Taz, où nous avons fini par devenir des habitués. D'autres cercles de sociabilité clandestins existaient, comme celui qui réunissait des fumeurs de haschisch dans la vieille ville de Taz, mais les salons de *qât* possédaient une force d'attraction particulière qui ne se réduisait pas aux effets euphorisants de la plante. Leur caractère collectif et privé permettait de former des assemblées particulières où l'étiquette liée aux règles de l'hospitalité faisait des étrangers des hôtes de marque. Les sujets évoqués lors des séances pouvaient passer de la politique à la musique car il n'était pas rare qu'un ou plusieurs musiciens y fussent invités. Les salons de *qât* sont aussi des rituels qui mettent en scène les stratégies de positionnement du statut social<sup>1</sup>. Celui du directeur du port de Mokha, qui recevait en fin de semaine dans sa résidence de la vieille ville de Taz, m'introduisit dans la réalité mouvante des stratifications

---

1. Shelagh Weir, *Qat in Yemen. Consumption and Social Change*, Londres, British Museum, 1985, p. 167.

hiérarchiques au Yémen. Outre sa fonction, c'était aussi son appartenance au groupe de statut des descendants du Prophète (*sayyid*) qui était mis en avant, pour signifier que sa prestance, son hospitalité généreuse et sa haute culture étaient aussi dues à une ascendance prestigieuse. Sa position hiérarchique était signifiée par le port de la *thûma* (étui décoré du poignard), caractéristique des descendants du Prophète, mais aussi par la situation de son salon de *qât* et de sa demeure, une maison-tour surplombant la vieille ville.

Dans le Yémen du Nord du début des années 1980, le régime d'Ali Abdallah Saleh, arrivé au pouvoir en 1978, semblait encore vacillant et la répression des voix dissidentes battait son plein. En 1979, une guerre avec le Yémen du Sud, dont l'idéologie s'exprimait fièrement dans sa dénomination de République démocratique et populaire, avait mené les troupes du régime d'Aden aux environs de Taz. Dans les régions méridionales du Yémen du Nord, une guérilla active menée par le Front national démocratique, soutenu par Aden, avait soustrait à l'autorité du régime de Sanaa d'importantes portions de territoire. Le contrôle sécuritaire était donc à son comble et la crainte des informateurs suscitait une autocensure même dans les salons de *qât* les plus ouverts. En 1981, le régime de Saleh mettait en place un parti unique : le Congrès populaire général (CPG), créé l'année suivante alors que le Sud s'était placé, depuis 1978, sous la férule du Parti socialiste yéménite. Chaque jeudi, les employés de l'hôpital républicain de Taz étaient réunis pour étudier la Charte nationale en prélude à la création du CPG, afin de bien affirmer que celui-ci émanait de la volonté populaire. Beaucoup se prêtaient avec mauvaise grâce à cet exercice de "démocratie participative" qui s'apparentait à une vaste mascarade dont personne n'était dupe. De nombreux habitants de Taz et de sa région ressentaient une forte animosité envers le régime de Sanaa, perçu comme favorisant les régions tribales septentrionales, ce sentiment étant cependant atténué par l'atmosphère de prospérité liée à l'émigration vers

les monarchies pétrolières. En outre, les réfugiés politiques et économiques venus du Yémen du Sud, après les lois de nationalisation de 1969, avaient contribué à renforcer le contraste avec la république voisine souffrant de graves pénuries. Aden n'en apparaissait pas moins pour certains interlocuteurs de Tazé comme un modèle attractif : le régime socialiste compensait sa pauvreté par un système étatique solide et efficace qui semblait avoir battu en brèche le pouvoir des tribus. Une grande partie de la population de Tazé, au début des années 1980, vivait dans le souvenir nostalgique du président Ibrahim al-Hamdi, dont l'action en vue de l'unité avec le Sud et du renforcement de l'autorité de l'État, au détriment des cheikhs de tribus, lui avait coûté la vie en 1977. La situation politique était tendue, les militants du Front national démocratique, allié du régime d'Aden, étant en but à un appareil sécuritaire tentaculaire qui quadrillait la ville. L'atmosphère sociale de Tazé gardait cependant une empreinte libérale du fait sans doute d'un certain esprit frondeur à l'égard du pouvoir de Sanaa, des effluves encore présents de l'élan modernisateur de la présidence d'Al-Hamdi et d'une mixité sexuelle plus marquée dans ses espaces publics. Les paysannes du mont Saber, aux habits colorés et parées de bijoux en or, venant vendre chaque matin leur *qât* en ville, n'avaient pas encore succombé à l'habit noir et au voile intégral qui se répandirent dans tout le Yémen rural dans les années 1990.

La lecture d'Henry de Monfreid et de Paul Nizan, bien avant celle de Joseph Chelhod et de Robert Serjeant, respectivement ethnologue et historien spécialistes de l'Arabie du Sud, ne fut pas sans influencer mes pérégrinations dans le pays. Il n'est donc pas surprenant que, parmi les événements notables de ce séjour, je me souvienne d'une traversée en boutre de la mer Rouge. Dhoubab, "la mouche", est situé à l'extrême pointe de la côte nord-yéménite. Dernier port avant la frontière du Sud-Yémen, ce village de pêcheurs ne s'animaient que lors du départ et de l'arrivée des boutres venant de Djibouti. Les seules constructions en dur

étaient le fort ottoman, la mosquée et l'hôpital de la République. Ils délimitaient un périmètre enserrant deux douzaines d'habitations aux murs de contreplaqué et aux toits recouverts de feuilles de palme. Henry de Monfreid, qui le visita en 1934, écrivait : "Voilà donc le premier port du Yémen ; ce n'est qu'un mouillage très précaire, mais il n'en joua pas moins jusqu'à ces dernières années, un rôle très important comme point d'embarquement d'armes et d'esclaves<sup>1</sup>". Si ce n'était la nature des cargaisons transportées et la motorisation des boutres, il serait tentant d'écrire qu'en cinquante ans peu de choses avaient changé. Comme au temps de Monfreid, les militaires occupaient la redoute turque censée contrôler la circulation jusqu'à l'île de Perim, possession du Sud-Yémen, et la côte. De même allaient-ils sans uniforme, vêtus de la *fouta*<sup>2</sup> comme le reste des habitants.

Allongé sur un matelas, faisant face au rivage, le gouverneur militaire de Dhoubab regardait la télévision alors que la partie de *qât* tirait à sa fin et que la mer s'enflammait à l'horizon. Dans la solitude de sa fonction, la surface animée de l'écran le protégeait du ressac incessant et des sollicitations muettes de ses subordonnés. Munis d'une lettre de recommandation, nous avons accédé à l'intérieur du cercle invisible qui traçait une frontière hiérarchique entre le gouverneur et ses administrés. Un boutre devait appareiller dans la nuit pour Djibouti, où il devait livrer un chargement de dattes et transporter en retour quelques paires de zébus. L'hôpital faisait office de maison d'hôtes et abritait également une partie de la garnison. Ce fut dans une chambre aux lits de fer et aux murs repeints d'un bleu vif que nous avons passé les heures qui nous séparaient de l'embarquement. À 2 heures du matin, un militaire frappa à la porte pour nous donner le signal du départ. La clarté de la pleine lune découpait les silhouettes des passagers qui veillaient sur la plage. Il y avait là un jeune soldat

---

1. Henry de Monfreid, *Les Derniers Jours de l'Arabie heureuse*, Paris, Gallimard, 1935, p. 67.

2. Pièce d'étoffe drapée à la manière d'une jupe.



fixant la masse sombre du boutre qui tanguait à quelques encablures du rivage et trois Somaliennes accroupies à côté de leurs bagages. L'arrivée d'une barque nous apprit que la conjonction favorable des éléments s'était réalisée et permettait la traversée. L'un après l'autre, nous nous sommes hissés à l'aide d'un grappin sur le pont du bateau. L'équipage entièrement somali était commandé par deux *naqouda* yéménites, originaires de Dhoubab, deux frères régissant sur le gouvernail depuis que leur père avait regagné la terre ferme avant d'y être enterré quelques mois plus tard. Ils se tenaient dans la cabine de proue et leurs marins avaient leur carré sur le pont, dans un renforcement abrité où s'entassaient les sacs de dattes. Installé sur la poupe, au milieu des cordages, je discernais encore quelques points de lumière qui situaient le périmètre de Dhoubab. Pour atteindre Djibouti, à l'entrée de la mer Rouge, nous avons traversé en diagonale le détroit de Bab al-Mandab, la "porte des lamentations" en arabe, dont la largeur atteint une trentaine de kilomètres. Perim est posé comme une balise au centre du détroit, à la rencontre des flots de la mer Rouge et de l'océan Indien. Après quelques heures, l'île se signalait par une lueur clignotante suspendue dans la nuit. Inévitablement, l'esprit abandonnait l'inconsistance d'une rêverie dominée par le brouhaha des vagues et l'embrasement nocturne du ciel pour composer des images dignes d'un film d'espionnage. Le crépitement du moteur et les coups de roulis qui faisaient tanguer les corps allongés sur le pont, remplissaient l'espace clos du monde. Et voilà que le boutre perdait sa solitude, qu'il devenait un esquif dérisoire ballotté par les vagues, retrouvant les frontières maritimes et marquant peut-être un point lumineux sur l'écran d'un radar. Arrivés au port de Djibouti, la vue de plusieurs boutres yéménites chargés de leurs cargaisons de bouteilles d'alcool révélait un commerce de contrebande florissant qui, passant par la région côtière de Tihama, se terminait en Arabie Saoudite.

Cette traversée de la mer Rouge fut suivie d'une visite de quelques jours à Aden, à cette époque interdite aux touristes. De